

B  
MON  
103541

Maison Mère  
des Filles de la Sagesse  
BIBLIOTHÈQUE

LE P. BABONNEAU  
de l'Ordre de Saint Dominique.

LE BIENHEUREUX

# GRIGNION DE MONTFORT

TERTIAIRE DOMINICAIN

APÔTRE DU SACRÉ-CŒUR, DE LA CROIX ET DU ROSAIRE

L'HOMME — LA PAROLE  
L'ŒUVRE

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS  
AUX BUREAUX DE L'ANNÉE DOMINICAINE  
94, RUE DU BAC, 94

1888

IMPRIMATUR :

FR. G.-A. NESPOULOUS,  
O. P. Prior Provinc.

PARIS. — IMP. V. GOUPY ET JOURDAN, RUE DE RENNES, 71.



B. Ludovicus Maria Grignon de Montfort  
Sacerdos Tertii Ordinis S. Dominici.

Ces trois discours ont été prononcés à Nantes, dans l'église de Saint-Similien, à l'occasion du *Triduum* célébré en l'honneur de la Béatification du Père de Montfort.

J'ai cédé, en les publiant, à de nombreuses et honorables sollicitations.

Je les offre, tout d'abord, aux Nantais, mes chers concitoyens. Ce n'est que justice, puisqu'ils ont été composés pour eux.

Je les offre ensuite aux Associés du Rosaire, dont le Bienheureux a été, dans nos temps modernes, l'apôtre le plus zélé.

Je les offre enfin aux amis de notre Ordre, qui a eu le bonheur et la gloire de le compter, parmi ses membres, à titre de Tertiaire.

Puissent-ils être lus avec la même bienveillance qu'ils ont été écoutés!

Puissent-ils surtout répondre à la pensée de l'Église, en contribuant à faire connaître et aimer un saint-trop ignoré!

Paris, 9 novembre 1888, en la fête de tous  
les saints de notre Ordre.

I

# L'HOMME

*Non est inventus similis illi qui  
conservaret Legem Excelsi.*

Il n'a pas eu son pareil à observer  
la Loi du Très-Haut.

(ECCL., 44-30.)

MESSEIGNEURS<sup>1</sup>.

MES FRÈRES,

En l'an de grâce 1708, arrivait dans cette  
paroisse, pour y donner les exercices de la  
Mission, un étonnant personnage.

Il y était précédé par une immense réputa-  
tion de sainteté. Cette réputation, lui-même en  
avait posé les bases, lors d'un premier séjour

1. Mgr Gonindard, archevêque de Sébastie, coad-  
juteur de Son Eminence le cardinal Place, arche-  
vêque de Rennes; Mgr Lecoq, évêque de Nantes;  
Mgr Catteau, évêque de Luçon.

à Nantes, et, depuis, les échos retentissants de ses travaux en maints endroits l'avaient portée à son comble, et, certes, la manière dont il se présentait à nouveau n'était pas pour y porter atteinte.

Il était à pied, seul mode, à lui connu, de voyager.

A la main, un long bâton, surmonté d'un grand crucifix, béni et indulgencié par le pape Clément XI; sous le bras, son Bréviaire et sa Bible; sur le cœur, une image de la Vierge; à la ceinture, son Rosaire.

C'était tout son bagage.

Uniquement soucieux de se dépenser au service de tout le monde, sans rester à charge à personne, il s'alla loger dans le premier réduit venu, et, après s'y être installé en homme prêt à repartir, il ouvre la Mission.

Tels furent la sensation qu'il y produisit, le bien qu'il y fit, le zèle et l'éloquence qu'il y déploya, que partout s'éleva le même cri : « C'est un saint ! Nous avons vu un saint ! »

Cette fois, du moins, le proverbe ne devait

pas mentir : la voix du peuple allait être la voix de Dieu.

Environ cent cinquante ans après, paraissait un premier décret, déclarant héroïques les vertus de Montfort et proclamant sa personne Vénérable.

Et, quinze ans après le premier, en paraissait un second, — prélude, nous l'espérons, d'un troisième et définitif, — pour l'élever aux honneurs de l'autel et illustrer son nom du titre des Bienheureux.

Pieux habitants de cette paroisse, vous avez jugé cette circonstance de la béatification du Père de Montfort trop favorable à la manifestation de vos sentiments, pour la laisser échapper. Reconnaissants du bien qu'il a fait à vos pères, et, par vos pères, à vous-mêmes, vous vous êtes levés pour l'acclamer au jour de sa gloire, et lui offrir, dans l'immense concert de l'Eglise, votre concert particulier.

Honneur à vous !

Et puisque vous avez bien voulu penser à moi pour être la voix de ces fêtes, j'essaierai de ne pas trahir votre confiance. Vous en

verrez un premier gage dans mon attention scrupuleuse à me renfermer, pendant ces trois jours, dans la vie de notre Bienheureux.

Ce soir, je veux me borner à vous le présenter, et, avant de vous le montrer dans sa parole et ses œuvres, m'attacher à le faire saillir devant vous dans sa double et austère beauté d'homme et de saint.

L'homme à lui seul en vaudrait la peine.

Rien en lui de banal, de vulgaire, de commun.

Tout vit, tout parle, tout ressort dans le relief le plus tranché. A des époques plus heureuses, il eût, sans nul doute, tenté la légende, et il n'a fallu pas moins que le scepticisme du siècle le plus blasé pour passer, indifférent, devant ce colosse et laisser sa réputation enfermée dans le cercle étroit de deux ou trois provinces.

Il était réservé à l'Église, la grande justicière, de l'en faire sortir, et, en lui prêtant la vertu de sa catholicité, de la signaler à l'admiration du monde entier.

Essayons donc de répondre au désir de notre

Mère, la sainte Église, en travaillant, pour notre part, à rendre à Montfort l'entière vérité de sa physionomie.

Mais, avant de commencer, permettez-moi de saluer et de remercier, en votre nom, les deux éminents prélats, qui ont bien voulu se joindre à notre évêque bien-aimé, pour apporter à nos fêtes, avec l'éclat de leur présence, l'appui de leurs sympathies et de leurs bénédictions. — Touchante délicatesse de la Providence qui réunit, ici, pour glorifier Montfort, les trois augustes pontifes que Dieu, non sans de secrets desseins, a constitués les gardiens officiels de son berceau, de sa tombe et de son œuvre de prédilection : le Calvaire de Pontchâteau !

Mes Frères, dans la vie des saints, comme dans celle des autres hommes, rien n'est indifférent. Tout contribue à les faire ce qu'ils doivent être un jour, à commencer par le milieu où ils apparaissent et le sol d'où ils sont sortis. Montfort en est la preuve.

Né en pleine Bretagne<sup>1</sup>, sur « cette terre de granit, recouverte de chênes. » qui semble communiquer, au caractère de ses enfants, quelque chose de l'immuable résistance qu'elle oppose aux flots de la mer, Montfort lui dut cette nature tout d'une pièce, qui reste aujourd'hui ce qu'elle était hier et ce qu'elle sera demain, qui va droit au but, dédaigneuse des détours, impatiente des retards, insouciant des obstacles, inhabile aux ménagements, et surtout incapable des capitulations; plante exubérante et quelque peu sauvage, dont la grâce utilisera, pour sa greffe, la sève débordante, sans s'attarder à en polir la rugueuse écorce.

1. A Montfort-la-Canne, petite ville du diocèse de Saint-Malo, le 31 janvier 1673. Au baptême, on lui donna le nom de Louis, auquel il ajouta, en recevant la confirmation, le nom de Marie, pour marquer sa dévotion à la Mère de Dieu. Plus tard, regardant la grâce comme sa mère et la nature comme une inconnue, il quitta son nom paternel et se fit appeler Montfort parce qu'il avait reçu le baptême dans cette ville.  
(L'abbé PAUVERT.)

Comme toute physionomie se résume dans un trait dominant, d'où résulte une impression d'ensemble, la sienne se résumait dans la force.

La force, tout en lui la trahissait, sa taille élancée et bien prise, ses membres musculeux, la coloration et les traits fortement accusés de son visage, et, surtout, la flamme étincelante du regard qui eût gêné, si la modestie n'en eût voilé les ardeurs.

Telle était l'exceptionnelle vigueur de cette constitution, que trente années de mortifications et de flagellations incessantes, que treize années de travaux surhumains passeront sur elle sans l'épuiser, et que, pour en venir à bout, il ne faudra pas moins que le poison lent versé par une main criminelle<sup>1</sup>.

Vrai don providentiel que cette force étonnante et le premier indice de la vocation à laquelle il était appelé!

1. Il mourut à Saint-Laurent-sur Sèvre, en Vendée, le 23 avril 1746, à l'âge de 43 ans. De l'aveu de tous ses historiens, sa mort fut hâtée par le poison que lui versèrent les hérétiques.



Outre l'indomptable puissance de résistance qu'y puisa Montfort dans les écrasantes fatigues de ses missions, il lui fut redevable du premier de ses titres à son ascendant sur les populations.

On a beau s'en défendre. Il n'est personne qui n'éprouve pour la force, même physique, un involontaire respect. Mais combien plus ce sentiment s'impose-t-il aux hommes, contraints de demander, à ce genre de force, l'entretien de leur vie.

Quand nos paysans voyaient passer à travers leurs campagnes, toujours à pied, ce rude missionnaire qui portait, sans faiblir, le poids des plus longues marches;

Quand, sur la lande de Pontchâteau, ils le voyaient soulever à lui seul, pour les monter à son Calvaire ou les charger sur la rivière, des blocs de pierres qui leur avaient résisté;

Quand, dans les bourgades de la Vendée, ils le voyaient, imperturbable, se commettre avec les récalcitrants, pénétrer jusque dans les lieux de réjouissance, pour y réprimer un

désordre nuisible à sa parole, s'attaquer aux esprits forts en sabots et, à la stupéfaction générale, renverser sur eux leurs tables et leurs brocs, croyez-le, l'admiration, quelque peu craintive, que provoquait le déploiement d'une telle force, préparait tout naturellement le terrain au respect et à la liberté de son apostolat.

D'autant qu'à cette première impression venait vite s'en joindre une autre. Je veux dire la confiance qu'inspirait sa douceur.

Sa force, il en avait hérité de son père, qui, en la lui transmettant, ne lui avait pas épargné le défaut de cette qualité, l'emportement. — « Sans la grâce, nous avouera-t-il lui-même plus tard, j'aurais été l'homme le plus terrible de mon siècle. »

L'homme le plus terrible de son siècle ! Il ne devait pas cesser de l'être.

Seulement ce fut contre lui-même.

Pour tout autre, ce caractère emporté s'était fondu, aux ardeurs de la grâce, en une inexprimable douceur qui achevait en lui la puissance de séduction.

C'est qu'en effet si, seule, la force éloigne encore plus qu'elle n'attire, en inspirant la crainte, si seule, à son tour, la douceur peut passer pour de la faiblesse et nous laisser indifférents, par contre, il n'est rien qui ne cède à la force unie à la douceur.

On ne résiste pas à qui, pouvant nous écraser sans effort, ne nous traite pourtant jamais qu'avec un délicat respect.

Tel Jésus attirait tout à lui, parce que chacun de ses miracles, tout en trahissant sa puissance n'avait au fond pour but que de manifester sa bonté!

Dans cette nature de fer, Montfort cachait l'âme d'un grand artiste.

Sensibilité profonde, fraîcheur et vivacité d'imagination, grandes inspirations poétiques, généreux élans, rien n'y manquait — sculpture, peinture, architecture, musique, poésie, il pouvait indistinctement choisir, sûr de réussir en tout.

Ici encore reconnaissons la main de la Providence, acheminant de loin son serviteur à sa mission.

Sans doute de ces dispositions si rares, le jeune homme ne cultivait sérieusement que l'éloquence et la poésie, dont il devait faire un si merveilleux usage au service de la vérité. Mais le goût pour les autres arts lui restera, et dans ses missions, l'aidera puissamment, en lui suggérant des motifs de décoration, à éclairer les esprits en frappant les yeux.

Enfin, comme couronnement de tous ces dons naturels, une volonté inflexible, guidée par une intelligence belle et pénétrante, lumineuse et originale dans ses conceptions, disposant à leur service de mots à l'avenant, vifs, pittoresques, imagés et, permettez l'expression, à l'emporte-pièce.

Voilà l'homme dans Grignon de Montfort.

Vous en conviendrez; dans une telle nature, la grâce pouvait se mouvoir à l'aise et travailler à coup sûr.

Elle avait matière à faire un saint et des plus grands.

Elle n'eût garde d'y manquer et c'est une statue d'or massif que nous allons maintenant la voir dresser sur ce socle de granit. Tâche

qui lui sera du reste singulièrement facilitée et que ne retardera, comme il arrive si souvent, aucun premier travail de réparation.

Sauf la souillure commune de la faute d'origine, matériaux à employer et forces à exploiter ont été merveilleusement préservés et joignent à l'avantage d'être de premier choix, celui d'être restés absolument vierges, n'ayant été jusque-là détournés pour aucun usage profane.

De même que, dans la société humaine, chaque homme a un visage spécial, qui le distingue des autres; de même, dans l'Eglise, chaque saint possède une physionomie qui lui est propre.

Et pourtant, de même encore que, parmi les visages humains, dont aucun ne ressemble aux autres, il en est de plus caractérisés, qui ne sauraient passer inaperçus; de même aussi, dans la société des saints, il est des physionomies qui tranchent sur les autres, et même à distance, forcent l'attention. Telle la physio-

nomie de Montfort. Quelle était donc cette physionomie?

Au physique, nous l'avons vu, son cachet, c'était la force, et, avec la force, l'originalité, qui en est très souvent la conséquence.

Un homme intelligent, conscient de sa force, arrive vite à l'indépendance et, par l'indépendance, à l'originalité.

Or, la grâce, qui ne détruit pas la nature, se gardera bien de toucher, dans Montfort, à ces qualités précieuses.

Elle les fortifiera, au contraire, en leur apportant, avec de nouveaux mobiles, un nouvel appui.

La force donc se manifestant dans l'originalité, tel sera le cachet qui donnera son empreinte à toute la vie spirituelle du Bienheureux et fera de lui un être à part, bien propre à dérouter les idées préconçues des gens du monde qui aiment assez à se représenter tous les saints, confondus dans je ne sais quelle pâle et uniforme ressemblance.

A lui du moins, impossible d'appliquer cette

théorie fantaisiste, car nul ne fut plus personnel.

Toutes les vertus des saints resplendiront dans sa vie, mais il n'en concevra et n'en accomplira point les actes à la manière des autres et personne ne justifiera mieux la parole sacrée que nous avons prise pour texte : « Il n'a point eu son pareil à observer la loi du Très-Haut. »

Prenez-le, par exemple, à ses débuts dans la carrière ; suivez-le dans ce voyage de Rennes à Paris, où il s'en va chercher la science et la formation sacerdotales.

Ce voyage mérite d'attirer notre attention. Il le sépare pour jamais de sa famille ; il efface derrière lui son passé ; il est pour lui, — permettez la comparaison, — ce qu'est à la barque le dernier coup de rame qui la détache du rivage et l'emporte aux hasards de la haute mer ; mais surtout il est le type parfait de tous ceux qu'il s'imposera plus tard.

Il est seul et à pied, sur cette route qui déroule, à travers champs, son interminable ruban de soixante-seize lieues de long.

La pluie tombe à torrents et ne cessera de

tomber de la sorte pendant les dix jours que durera sa marche.

Il aurait pu s'épargner la fatigue au moins de la moitié de la route ; sa famille lui offrait une monture.

Mais non ; ce serait paraître manquer de force, de courage et surtout de confiance en Dieu.

Dans sa bourse, il a dix écus ; dans son sac, un vêtement neuf de rechange.

Mais, attendez.

Tout cela ne lui pèsera pas longtemps. Un premier pauvre le rencontre ; à lui les dix écus. Un second lui succède ; à lui le vêtement neuf. Un troisième survient. Cette fois, comment l'assister ?

Belle question pour un cœur charitable ! L'habit que porte Montfort ne vaut-il pas mieux que les haillons souillés du mendiant ? Donc, pas d'hésitation possible et l'échange est vite fait. Pour en couvrir le pauvre, il s'est dépouillé jusqu'à son dernier vêtement ! Et alors, dans un élan de foi et d'amour, qui rappelle les plus beaux traits des plus grands

saints, et, en reconnaissance de la joie qui l'inonde, il se prosterne au milieu de la route, sur le sol détrempé, et jure à Dieu de ne plus jamais rien posséder en propre, mais, comme les oiseaux du ciel et les lis des champs, qui ne sèment ni ne moissonnent, de ne plus vivre « qu'aux frais de la Providence. »

Et il a à peine vingt ans !

C'est fort, n'est-ce pas, et si c'est en même temps singulier, dites-moi, en connaissez-vous beaucoup qui soient capables de se singulariser à ce prix ?

Mais nous ne sommes pas au bout.

Ayant déjà donné tout ce qu'il possède, vous croyez, sans doute, qu'il s'est par là même privé du bonheur d'assister ceux qui viendront à nouveau tenter sa compassion.

Oh ! comme votre charité est peu ingénieuse en regard de la sienne !

De même que les apôtres Pierre et Jean, sollicités par le paralytique, au portique du temple, il n'a plus, c'est vrai, ni or, ni argent, ni pain, ni vêtement, ni quoi que ce soit qui se puisse offrir. Il n'a pas encore, comme eux, la

puissance des miracles, mais il lui reste des larmes dans les yeux, de la pitié dans le cœur, des paroles de consolation sur les lèvres, de la force enfin dans les membres, et tout cela, il le dépense sans compter ; et quand, avant d'achever son voyage, il rencontrera des malheureux écrasés sous le poids de leurs fardeaux, il chargera sur ses épaules ces fardeaux pour les soulager.

Mais enfin lui-même, étant absolument dénué de tout, comment fera-t-il pour vivre ?

Eh bien ! pauvre volontaire, il fera comme les pauvres, il mendiera comme eux, et lui, le fils d'un gentilhomme, dans le cœur duquel la gêne momentanée de la position n'étouffe pas l'instinctive fierté de la race ; il boira à longs traits la honte attachée à cette obscure mendicité, calice d'amertume<sup>1</sup> que tout homme cherche à éloigner de ses lèvres et auquel lui se condamne toute sa vie.

Le voici à Paris.

1. L'abbé Blain, premier historiographe du Bienheureux.

Il y était mandé par une grande dame, amie de sa famille, qui se proposait de devenir sa bienfaitrice. Elle avait en particulier résolu de mettre à son service sa haute influence pour le faire entrer au noble séminaire de Saint-Sulpice, où déjà la distinction s'unissait à la science et à la vertu, pour en faire le rendez-vous préféré des jeunes clercs appartenant aux meilleures familles de ce temps là.

La prudence et la sage raison dictaient donc à Montfort de ne paraître devant sa bienfaitrice que dans une mise convenable, propre à se concilier ses bonnes grâces. Ah ! c'est bien à cela que songe Montfort !

Son premier souci, en arrivant à Paris, sera d'aller à la recherche de je ne sais quel coin d'écurie pour s'y glisser à la dérobée, à la façon d'un voleur, et, comme le dernier des mendiants, il s'estimera heureux d'y trouver — le dirai-je, mes Frères ? — eh ! oui, puisque c'est lui qui parle, — d'y trouver donc une botte de fumier pour y étendre son pauvre corps, éténué par dix jours d'une marche ininterrompue. Et le lendemain, sans se préoccuper le moins

du monde de modifier quoique ce soit à son accoutrement, il se présente, tel quel, à l'hôtel de sa bienfaitrice.

Ce qui arrive, vous le devinez sans peine. Déconcertée à la vue de ce mendiant, qui lui tombe du fond de la province, à la place du jeune gentilhomme pauvre, mais correct, qu'elle attendait, Mademoiselle de Montigny renonça, sans plus tarder, à son dessein de le recommander à Saint-Sulpice et crut très suffisant d'employer son crédit à le faire admettre dans une communauté de pauvres clercs, dirigée par un saint prêtre, M. de la Barmondière.

Il s'installe dans cette communauté et s'y livre tout entier à ses études et à sa formation cléricale. Études et formation devaient lui prendre de huit à dix années de sa vie, le retenir, par conséquent, le même laps de temps à Paris.

Il paraît tout simple qu'il en profite pour visiter et admirer la capitale de la France, capitale déjà de toutes les élégances et de toutes les splendeurs.

Ses tendances artistiques très accusées, nous

l'avons vu, y trouveront leur compte, et son ministère futur lui-même ne saurait y perdre.

Tout cela est juste et vrai.

Mais il y a mieux encore, selon lui.

Il y a à mortifier sa curiosité, si légitime qu'elle paraisse ; il y a à en faire à Dieu le sacrifice. Et le jour où il quittera Paris, le courageux jeune homme n'en aura vu que les communautés, où il a cherché Dieu dans l'étude et dans la prière, et, aux carrefours des rues, les statuette de la Vierge que son cœur aura devinées, plus vite encore que ses yeux ne les auront aperçues.

Et ses yeux, ainsi fermés, dans sa jeunesse, il ne les ouvrira plus de sa vie.

Je me trompe.

Il les ouvrira pour contempler deux seules choses : Dieu et les âmes ; Dieu, pour le fixer dans les extases de son amour ; les âmes, pour les embraser dans l'ardeur de son zèle et achever en elles, par la flamme du regard, l'œuvre commencée par le feu de sa parole.

Mais poursuivons l'étude de sa formation.

Mieux que toute autre période de sa vie,

celle-ci nous livrera le secret de son étrange et puissante vertu.

Montfort traversa successivement deux maisons, avant d'entrer à Saint-Sulpice, où devait finalement l'introduire le renom de sa science et de sa sainteté. Dans ces deux premières maisons, telle était la sobriété forcée du régime en vigueur, qu'au sortir de table, les jeunes étudiants, dans toutes les exigences de leur vingt ans, étaient, chaque fois, en état de s'y remettre. Aussi, pour apprêter les aliments qu'on leur servait, n'y avait-il nul besoin d'un homme du métier ; les jeunes gens eux-mêmes suffisaient amplement à la tâche et avaient du moins — c'est un chroniqueur qui parle — la consolation de se faire tour à tour les mêmes politesses. Il semblerait donc qu'un tel régime eût dû, par lui-même, suffire aux plus difficiles instincts de mortification.

Oui, pour les autres ; non, pour Montfort. Sa portion si maigre, il l'amoinçdrira encore, et trouvera moyen d'en distraire la meilleure part, au bénéfice de pauvres que, dans sa naïve charité, il estime plus nécessaires que lui.

Si sommaire que fut le régime de sa maison, M. de la Barmondière n'aurait pourtant pu en supporter l'entretien, s'il n'avait demandé au courage personnel de ses élèves l'appoint de quelques ressources supplémentaires.

Il les envoyait donc, à tour de rôle, la nuit, garder les morts dans les familles opulentes.

Montfort y allait, pour sa part, trois ou quatre fois la semaine.

Averti, par un secret instinct, de l'influence que devaient exercer, sur sa vie d'apôtre, ces veilles mystérieuses, il s'y préparait, non comme à un métier quelconque, mais comme à un véritable office de religion.

Ces veilles, il les ouvrait par quatre heures d'oraison, à genoux, les mains jointes, le corps immobile et comme rivé en terre. Venaient ensuite deux heures entières de lecture spirituelle. Puis, après avoir accordé deux heures seulement au sommeil, il consacrait le reste à l'étude de la théologie.

Ce fut là, dans ces lugubres nuits, que Montfort puisa, comme à sa source, le sentiment profond du néant de toutes choses, dont sa pa-

role devait garder une saisissante empreinte.

Que de leçons lui passèrent sous les yeux ! Que de sujets de méditations ! que de thèmes de sermons pour l'avenir !

Aujourd'hui, ce cadavre, c'était le corps adulé d'un prince brillant, mortellement frappé dans l'acte même du plaisir.

Demain, c'était la dépouille, déshonorée par la mort, d'une grande dame dont, hier encore, la beauté sans rivale recevait le double hommage de l'admiration et de l'envie. Et, pour les mieux voir, le jeune homme leur découvrait la face ; et, sans pitié pour sa jeunesse dont il assombrissait à plaisir les horizons<sup>1</sup>, il se penchait avidement sur ces vases brisés, comme pour y aspirer l'âpre parfum du néant qui s'en exhalait.

Et, alors, toutes ses facultés s'exaltaient ; les images funèbres se gravaient d'elles-mêmes et, pour la vie, dans sa mémoire tendue ; son génie poétique se colorait d'un mélancolique éclat. Et, plus tard, devenu missionnaire, il

1. M. l'abbé Pauvert.



renvoyait tout naturellement aux âmes, dans ses cantiques et ses discours, les rudes leçons qu'il avait apprises à l'école de la mort et redisait, avec une effrayante énergie, les réponses qu'elle lui avait fait entendre dans le silence glacé de ces sombres nuits.

C'est ainsi que Montfort préludait, par une vie de renoncement et de mortification, à l'oblation totale, qui doit faire le saint, en préparant l'apôtre.

Jusqu'ici, toutefois, le couteau, qui immolait lentement la victime sur les marches de l'autel, n'avait été tenu que par ses mains.

Voici l'heure où Dieu le remettra entre des mains étrangères, qui l'enfonceront encore plus avant et plus sûrement, et feront du sacrifice partiel l'holocauste absolu. Je ne parle que pour mémoire de ce que Montfort eut à souffrir de la part de ses compagnons d'étude. Déconcertés par ses étranges allures et plus encore peut-être découragés par sa sublime perfection, ceux-ci ne se privaient pas à l'occasion du malin plaisir de la mettre à l'épreuve en plus d'une manière. Ce n'étaient là, toute-

fois, que pures tracasseries, auxquelles la jeunesse de l'âge, jointe aux privautés de la vie commune, enlevait toute portée.

Ce qui va lui être plus sensible, ce sont les mêmes procédés, repris et aggravés par des hommes qu'il respecte, qu'il vénère, parce qu'ils sont vénérables, auxquels il a livré et continue de livrer, chaque jour, son âme et les plus délicats secrets de sa conscience. Encore une fois, Dieu le permettra pour mettre le sceau à la vertu de son serviteur, en lui offrant en même temps l'occasion d'en produire la meilleure preuve.

Soupçons injurieux, humiliations excessives, insinuations malveillantes, railleries publiques, privations les plus délicates pour l'esprit, le cœur et l'âme d'un jeune clerc, rien ne lui sera épargné. Et ces procédés, inaugurés pendant sa vie de séminaire, ne prendront pas fin avec elle.

Sous diverses formes et exploités par diverses mains, ils se prolongeront pendant tout le cours de sa vie sacerdotale. On en viendra même à lui déclarer formellement qu'on ne

veut plus continuer la direction d'une âme qui s'obstine dans les voies extraordinaires, et, pour mettre les actes en harmonie avec les paroles, on n'hésitera pas à lui fermer l'entrée de la maison ouverte à tout prêtre. Pauvre Montfort ! Jusqu'ici il était resté calme et impassible sous l'affront. Cette fois, il n'y put tenir.

« Mon Dieu ! dit-il, je n'aurais jamais cru qu'on put traiter pareillement un prêtre dans un séminaire ! »

Cette parole et une grosse larme qu'il versa silencieusement à Nantes, lorsqu'après la ruine de son Calvaire, il reçut de plus communication de l'interdit qui le frappait, voilà, dans tout le cours d'une vie de quarante-trois années, les deux seules marques qui trahissent en lui un cœur sensible encore à l'outrage.

Mais qu'est-ce donc qu'on lui reproche pour le traiter ainsi ?

Ce n'est pas, à coup sûr, de manquer d'obéissance et, dans l'obéissance, de simplicité.

Voulez-vous une preuve entre mille de sa soumission ?

Si, trop expansif dans son amour pour Dieu et laissant trop complaisamment sa bouche parler de l'abondance du cœur, il reçoit l'ordre de s'en taire et d'intéresser, d'autre façon, ses confrères moins parfaits, vous le verrez aussitôt torturer son esprit pour répondre pleinement aux désirs de ses supérieurs. Il ira jusqu'à feuilleter des recueils de facéties ; il prendra la peine d'en copier les plus amusants passages ; il les apprendra par cœur ; il les débitera avec tout l'enjouement dont est capable un homme, dont toute la conversation est au ciel, jusqu'à ce qu'enfin ses confrères, prenant en pitié cette contrainte imposée à sa nature, lui en eussent fait grâce. Ils s'étaient si bien convaincus, une fois pour toutes, que Montfort ne ferait jamais de progrès dans l'art de dire spirituellement des riens et qu'il rendrait éternellement insipide, par la manière dont il le raconterait, le récit du reste le plus divertissant !

Ce que vous lui reprochez, ce n'est pas non plus, je suppose, de manquer d'humilité. Car enfin l'humilité lui est plus familière, si c'est possible, que toute autre vertu.

L'humilité ! Il l'aime deux fois : pour elle-même d'abord et ensuite pour les services qu'elle lui rend, en enveloppant d'ombre et de silence ses actes héroïques, notamment ses cruelles mortifications. Ses instincts d'austérité le poussent à marcher pieds nus, mais, pour ne pas froisser les délicates pudeurs de son humilité, il ne coupera que la semelle de ses bas. Il porte haire et cilice au point d'en couvrir complètement son corps ; mais quand, épuisé, il se voit sur le point d'être conduit à l'hôpital, pour aller y expier ses saintes imprudences, il se hâte de s'en dépouiller pour dérober à tous son secret.

Encore une fois ? Qu'est-ce donc que vous pouvez bien lui reprocher ?

Alléguerez-vous finalement ses singularités ?

Oh ! sur ce point, vous êtes dans le vrai et je vous donne pleinement raison.

Sans doute il n'est pas ordinaire d'être, à ce point, emporté par l'amour de son Dieu, qu'on s'oublie à le prier partout, à deux genoux, fût-ce en plein amphithéâtre de Sorbonne ou en pleine rue de la Cité !

Sans doute il n'est point ordinaire que, dévoré par le même amour, on s'en aille à travers champs, criant à tue-tête ses délices et ses bienfaits, ou que, jaloux de sa gloire, on ose se commettre avec les bateliers des carrefours et les pitres des places publiques, pour arrêter bon gré mal gré leurs blâmes.

Sans doute il n'est point ordinaire qu'on soit à ce point brûlé du zèle des âmes, qu'on ne craigne pas d'aller partout à leur recherche, fût-ce dans les maisons du vice, pour rappeler à la vertu leurs victimes infortunées.

Sans doute il n'est point ordinaire qu'on aime à ce point la pauvreté, qu'on se jette, comme sur un trésor, sur le vêtement dédaigné d'un mendiant, pour s'en couvrir aussitôt et qu'en dépit de ce qui semblerait à d'autres un oubli de la dignité sacerdotale, on se contente d'une soutane tellement usée qu'elle fasse pitié à des pauvres d'hôpital et qu'ils se cötisent pour lui en offrir une meilleure.

Sans doute il n'est point ordinaire d'aimer

tellement avec la pauvreté, les pauvres eux-mêmes, qu'on les serve à table ou dans leur lit, à genoux, tête nue et avec des paroles de vénération sur les lèvres, comme on ferait pour Jésus-Christ lui-même.

Sans doute enfin, il n'est point ordinaire qu'on s'éprenne pour la Croix d'un tel amour, qu'on en devienne littéralement affolé, qu'on la prêche et qu'on la chante à tout propos, que prêtre et directeur de Mission, on la prenne entre ses bras devant tout le peuple rassemblé, qu'on l'embrasse avec effusion, qu'on la charge sur ses épaules pour la porter en triomphe, en tête des processions, que, dans son exaltation, on s'écrie : « La Croix ! quel friand « morceau du Paradis ! Point de Croix, quelle « Croix ! sortons d'ici. Nous n'y ferons rien : « la Croix n'est pas avec nous. »

Tout cela évidemment n'est point ordinaire et ne rentre point dans le domaine commun. Et, c'est pourquoi, tout cela, vous voulez le supprimer, l'effacer de la vie de cet homme, pour le ramener aux justes proportions, l'étendre par conséquent lui-même, comme sur un

lit de Procuste<sup>1</sup>, où, tout ce qui dépassera, sera inexorablement retranché.

Mais y pensez-vous ?

Est-ce que, sans parler de la grâce, la nature elle-même se prête si aisément à de pareilles mutilations ?

Est-ce que certaines natures, et plus particulièrement encore la nature bretonne de Montfort, n'y sont pas, plus que d'autres, obstinément réfractaires ?

Ah ! Dieu me garde, mes Frères, de paraître dresser ici le procès posthume des différents supérieurs qui se sont rencontrés dans la vie de Montfort, notamment au début.

Outre qu'il n'appartient à personne de suspecter les intentions ; dans leur nombre, je me plais à le reconnaître, beaucoup étaient vénérables, plusieurs même étaient des saints.

Mais enfin, Dieu le permettant ainsi pour grandir, par l'épreuve, la vertu de son serviteur, et, par conséquent sans qu'il y ait lieu de

1. Expression de son défenseur dans le premier procès relatif à l'introduction de la cause.



les en blâmer et surtout de leur en tenir rigueur, il faut pourtant convenir que, pour comprendre Montfort, ils oubliaient une chose, à savoir de relire leur Evangile, dont le Bienheureux n'a fait qu'incarner en sa vie les maximes, étranges elles aussi pour qui les prend à la lettre.

Ils oubliaient que, s'il faut une grâce extraordinaire pour comprendre les grâces extraordinaire des saints, qui n'a pas cette grâce, se doit à lui-même de suspendre son jugement<sup>1</sup>.

Ils oubliaient enfin que quand une âme vous a donné, au triple point de vue de sa doctrine, de sa conduite et surtout de son inépuisable soumission, toutes les garanties que vous avez pu lui demander, vous lui devez tout au moins de la respecter et de ne pas chercher à entraver son zèle.

1. Il n'y a rien de plus inconnu aux hommes que les conduites particulières de Dieu sur les âmes. C'est un secret qu'il s'est réservé. Il n'appartient pas à de faibles mortels de les vouloir pénétrer; il suffit qu'on les adore. (BOSSUET.) — Hélas! c'est ce qu'on est trop souvent porté à oublier.

Prudents dans le Christ, laissez donc aller les fous pour le Christ<sup>1</sup>!

Laissez Siméon se dresser sur son éternelle colonne, d'où l'obéissance le fera descendre, quand parlera l'autorité.

Laissez François d'Assise fraterniser avec les oiseaux du ciel et les poissons de la mer, et les prêcher comme des créatures intelligentes et libres.

Laissez Dominique, mon père, faire asseoir ses enfants à une table absolument dégarnie et bénir des mets, dont rien n'indique la présence, ni ne présage la venue.

Laissez Elisabeth coller amoureusement ses lèvres aux plaies de son lépreux.

Laissez Benoît Labre s'en aller, vagabond du bon Dieu, sur tous les chemins de l'Europe, insouciant d'accorder à son corps des soins que tant d'autres prodiguent au leur, au point d'y absorber leur âme.

Laissez le P. Lacordaire s'attacher à la Croix,

1. I Cor., vi, 10.

s'y faire flageller jusqu'au sang et y rester suspendu trois heures durant.

Laissez enfin Montfort se livrer, sans retenue, à ce que vous appelez ses imprudences, ses extravagances et ses folies.

L'Esprit qui les anime tous, c'est l'esprit de Dieu, qui souffle où il veut, sans qu'on sache d'où il vienne et où il va<sup>1</sup>, et le Modèle qu'ils copient, c'est Celui auprès duquel, après tout, les plus grandes imprudences dessaints ne sont que de la prudence, leurs plus grandes indiscretions que de la discrétion, leurs plus grandes extravagances que de la mesure et de la raison, leurs plus grandes folies, que de la sagesse, c'est Celui qui, pour nous racheter, nous convertir et nous sauver, n'a pas pris nos vêtements sordides, mais notre corps de péché, n'a pas baigné nos plaies purulentes, mais les a en quelque manière contractées, *vulnera nostra ipse portavit*, ne s'est pas enfin con-

1. Spiritus ubi vult spirat et vocem ejus audis, sed nescis unde veniat ant quo vadat; sic est omnis qui natus est ex spiritu. (Joan., III, 8.)

tenté de s'incliner vers nous, mais, de Dieu, est devenu un homme, comme nous, pour faire, de nous, des dieux comme lui. C'est notre maître adoré, Notre-Seigneur Jésus-Christ!